

Clossson, Ernest
Le Maniquet

ERNEST CLOSSON

LE MANIQUET

PIÈCE LYRIQUE EN 3 ACTES

Extrait de *Wallonia*, T. XVIII (nº 12, Décembre 1910).



LIÉGE
AUX BUREAUX DE *WALLONIA* : 142, rue Fond-Pirette
IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE (S. A.)

1910

Sommaire du n° de Décembre 1910.

Hommage cordial à
Mademoiselle Marie Wolle
Closson

ERNEST CLOSSON

LE MANIQUET

PIÈCE LYRIQUE EN 3 ACTES

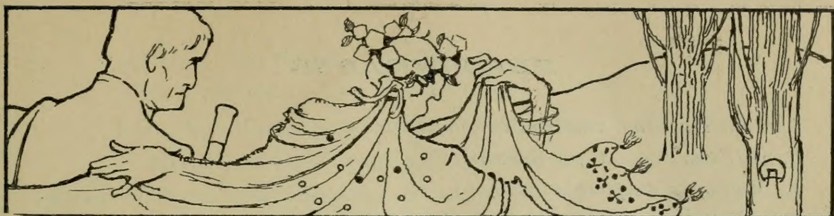
Extrait de *Wallonia*, T. XVIII (n° 12, Décembre 1910).



LIÉGE
AUX BUREAUX DE *WALLONIA* : 142, rue Fond-Pirette
IMPRIMERIE H. VAILLANT-CARMANNE (S. A.)

1910


WALLONIA 1893



Le Maniquet

Pièce lyrique en 3 actes.

A OSCAR COLSON.

Cette pièce a été conçue directement en vue d'un commentaire musical. De là sa brièveté et la simplicité sommaire du dialogue, la plus grande part de l'expression étant laissée à la musique, le texte n'expliquant que l'action extérieure.

Pour la même raison, le second tableau du deuxième acte, dont la partie vocale ne comprend que quelques mots, n'est pas de longueur inférieure au premier ; il constitue une sorte de poème symphonique, programmatique et descriptif, dont l'action fournit la trame.

La forme choisie est celle de la prose rythmée, s'organisant, dans les épisodes plus particulièrement lyriques, en périodes régulières construites sur le modèle de l'alexandrin. L'abandon presque complet, dans le théâtre musical contemporain, des formes lyriques concrètes rend superflues les rimes, dont les rappels ne se perçoivent plus ; il n'en est pas de même des rythmes du vers, dont la fermeté de contexture fournit à la phrase mélodique une base solide et favorise la naissance du rythme musical.

E. C.

PERSONNAGES :

Laurent Duchêne, vétérinaire (30 ans).

Daniel, son domestique (65 ans).

Le Maniquet, empirique (55 ans).

Mandine (Armandine), servante chez Laurent (18 ans).

Alice Dambois, fille du médecin du village, fiancée de Laurent (20 ans).

Bodson, fermier.

Un paysan.

Un facteur rural, un garde-forestier, le curé, le bedeau, paysans (personnages muets).

La scène se passe de nos jours, dans un village retiré de la province de Liége.

ACTE I

LE BUREAU DE LAURENT DUCHÊNE

A gauche, à l'avant-plan, une porte ; au second plan, une armoire basse surmontée d'une bibliothèque garnie de livres en désordre ; à côté, la cheminée, surmontée d'une pendule en bronze doré. Au fond, à gauche, un cartonnier, dont la planche supérieure supporte un buste en plâtre et une statuette, en plâtre également, représentant un cheval ; au milieu du panneau, un dressoir garni de faïences anciennes et de tasses en porcelaine fine ; à côté, la porte d'entrée à double battant. A droite, au premier plan, une porte ; au second plan, une large baie vitrée, à travers laquelle on aperçoit les fleurs d'un jardin très ensoleillé. Au milieu de la pièce, un peu à gauche, un vaste bureau-ministre en acajou, chargé de papiers, de livres, etc. ; à droite, une petite table ronde avec deux fauteuils bas. Aux murs, garnis d'une tapisserie sombre, d'un dessin suranné, des portraits lithographiés, des diplômes, des planches en couleur, avec légendes, représentant des animaux domestiques.

Au lever du rideau, Laurent est au travail et écrit, tandis que Daniel, derrière lui, range des livres dans la bibliothèque. On frappe à la porte, le domestique va ouvrir. C'est le facteur rural, qui remet le courrier à Daniel, salue et se retire.

Scène I

LAURENT, DANIEL

DANIEL *s'avance en lisant la suscription d'une lettre* (*Parlé*) :

« Monsieur Laurent Duchêne, vétérinaire ».
Une lettre, et les journaux.

LAURENT.

Donne.
(*Il pose les journaux, ouvre la lettre et la parcourt d'un air de dépit.*)
C'est de Bodson. Ses chevaux

Ne vont pas mieux. (*Lisant*)
« Ils y auraient tous passé,
Sans certain moyen qui fut meilleur
— Et moins cher — que les vôtres ».
(*Jetant la lettre, avec humeur, sur son pupitre :*)
Qu'est-ce que cela veut dire ?
Enfin, il m'annonce sa visite ;
Nous verrons bien. — C'est tout ?

DANIEL (*d'un air de finesse*).

C'est tout pour les lettres ;
Mais on m'a chargé
De vous annoncer une visite :
Mademoiselle Alice vient tantôt...

LAURENT (*vivement, la figure subitement éclairée*).

Ah ! ah ! tant mieux ! C'est drôle :
Hier encore, nous nous trouvions ensemble
Et j'aurais juré que depuis un siècle
Je ne l'avais plus vue !

(*Il lève les bras d'un air de pitié comique. Tous deux rient.*)

Dis à Mandine de venir.

(*Daniel sort. Au bout d'un instant, Mandine entre et se tient debout près de la porte.*)

Scène II

LAURENT, MANDINE.

LAURENT (*cordialement*).

Eh bien ! ma fille,
Le voyage s'est-il bien passé ?
La vieille maman, toujours alerte et contente ?
Et toi, de respirer l'air du pays,
T'es-tu trouvée plus joyeuse et plus gaie,
As-tu retrouvé tes chansons ?

MANDINE (*sourire forcé*).

Oui, Monsieur, tout va bien là-bas ;
Ma mère vous fait dire bien des choses
Et vous remercie pour...

LAURENT (*se frottant les mains*).

C'est bon ! c'est bon !
Vas au jardin me chercher les lilas

Ceuillis tantôt,
Et mets un peu d'ordre ici ;
Mademoiselle Alice va venir...

(*Mandine sort à droite et revient aussitôt avec une touffe de lilas qu'elle pose dans un vase sur la table. Puis, un léger torchon à la main, elle se met en devoir d'enlever la poussière des meubles et de ranger les objets sur le dressoir, mais machinalement et l'air visiblement préoccupé. A partir du moment où le nom d'Alice a été prononcé, son visage a pris un air de chagrin concentré et de douloureuse résignation. Arrivée derrière Laurent, qui s'est remis à écrire, elle cesse de travailler, le regardant avec une sorte d'adoration admirative.*

En ce moment, on frappe à la porte et Alice entre joyeusement, la tête couverte d'un léger chapeau « de soleil ». Laurent se lève et s'avance vivement à sa rencontre.)

Scène III

LAURENT, ALICE, MANDINE.

LAURENT.

Enfin ! te voilà ! Je commençais à croire
Que tu m'avais oublié !

ALICE (*riant*).

C'est trop fort ! Ne t'ai-je pas dit cent fois
Que je dois aider père à dresser ses comptes ?
Ses malades ne lui en laissent guère le temps,
Au pauvre homme. (*Apercevant le bouquet :*)
Oh ! les belles fleurs ! Je gagerais...

LAURENT.

Qu'elles sont pour toi ? Juste.
Elles valent bien un baiser, j'espère ?

(*Il l'embrasse avec effusion, sur les deux joues.*)

Viens voir au jardin ;
Je crois qu'il en reste encore
Et — tu verras — la glycine est magnifique...

(*Il l'entraîne par la main et tous deux sortent, à droite. Pendant ce dialogue, Mandine est restée à la même place. C'est d'un air morne qu'elle a regardé entrer Alice et écouté la conversation des deux jeunes gens. Mais le baiser lui arrache un geste de stupeur douloureuse et elle porte son tablier à sa bouche comme pour étouffer un cri. Laurent et Alice sortis, elle se couvre la figure des deux mains et se précipite en courant vers la porte de*

gauche ; — mais elle se heurte à Daniel qui rentrait précisément, un bras chargé de livres, l'autre enserrant quelques fioles que, au début de la scène suivante, il posera méthodiquement sur le bureau de son maître.)

Scène IV

DANIEL, MANDINE.

DANIEL.

Là ! là ! où diable cours-tu comme çà ?

MANDINE (*troublée*).

Ma besogne qui m'attend...
Mais... dites, Daniel ; Mademoiselle Alice
Vient de venir...

DANIEL.

Je sais... Après ?

MANDINE.

Et... Monsieur avait l'air si joyeux...
Je ne l'ai jamais vu comme cela !
(*Comme annonçant une nouvelle à sensation*)
Et... ils se sont embrassés !

DANIEL.

Ben quoi ? quand on est fiancé !

MANDINE (*bouleversee*).

Fiancé ? !

DANIEL.

Bé oui ! cela s'est fait
Pendant que tu étais chez toi...
Cela devait finir ainsi.
Tout enfants, ils jouaient ensemble
Au petit mari, à la petite femme ;
Ils ont grandi ainsi ;
Puis, les pères avaient mêmes idées,
Même fortune aussi...
C'est drôle, au mariage du père de Laurent,
Ce fut la même chose,
L'affaire avait « marché tout seul ».
Seulement, alors,
Les deux mamans étaient encor là...

(*Pendant tout ce récit, Daniel, occupé à ranger les objets qui encombrent le bureau de son maître, tourne le dos à Mandine, qui l'écoute avec toutes*

les marques d'un désespoir refoulé à grand' peine. Elle tord ses mains aux bords de la table, aux coins du dressoir, finit par prendre sur celui-ci, machinalement, une tasse de porcelaine qu'elle presse convulsivement entre ses doigts. Aux derniers mots de Daniel, la tasse éclate dans ses mains et les morceaux tombent à terre. Daniel se retourne au bruit et va vivement à la jeune fille, interdite.)

DANIEL.

Hé bien ? qu'est-ce qui te prend ?

MANDINE.

Rien... Je...

DANIEL.

Mais tu saignes, voyons !
Ta main est toute déchirée !
Donne vite !

MANDINE (*éclatant*).

Non ! non ! ce n'est pas là que j'ai le plus mal !
Ce n'est pas là !..

(*Elle se sauve avec un violent sanglot, par la porte de gauche.*)

Scène V

DANIEL (*seul*).

DANIEL (*la regardant s'éloigner en hochant la tête*).

C'était donc ça,
Cet air songeur et ces gros soupirs...
J'aurais dû m'en douter.
Et puis, quoi d'étonnant ?
Quatre ans qu'elle est entrée ici,
Pieds nus dans ses sabots,
Ayant reçu, chez elle,
Plus de coups que de pain...
Alors, ici,
La vie heureuse après tant de misère,
Et le voir toujours, lui, si bon, si doux, si gai
Et, dame ! si bel homme !
Naïve avec cela, croyant encore au loup-garou,
Aux histoires d'amour des chansons du vieux temps...
– Enfin ! la chanson des uns fait pleurer les autres :
C'est la vie !

(*Il sort, à gauche, avec un geste de commisération philosophique.*)

Scène VI

LAURENT et ALICE, puis DANIEL. ALICE (seule).

(*Rentrent lentement, à droite, Laurent et Alice enlacés, celle-ci porteuse d'une brassée de fleurs printanières. Elle se dégage et se dirige vers la porte, mais lui la retient, lui prend les fleurs qu'il pose sur la table et la contraint doucement à prendre place dans un des fauteuils, au dos duquel il s'appuie.*)

LAURENT.

Causons encore un peu, veux-tu ?..

ALICE (*souriant*).

Et pourquoi pas ?
On s'est déjà dit tant de choses, et il semble
Qu'on ne s'est encore rien dit...

(*A ce moment, Daniel ouvre la porte du fond.*)

DANIEL.

Monsieur Laurent, c'est Bodson...

LAURENT (*geste d'impatience*).

Je viens... (*A Alice*) Reste un moment ; je vais tâcher...

(*Il sort vivement sur les pas de Daniel.*)

ALICE (*seule*).

(*Elle se lève et jette autour d'elle un lent regard.*)
(*Rêveusement*)

L'étrange chose !
Cette vieille maison où, encor tout enfant,
Je suis venue m'ébattre et jouer si souvent,
Où tout éveille en moi un souvenir lointain,
Il me semble la voir pour la première fois.
Ces aspects familiers et ces choses fanées
Paraissent aujourd'hui revêtus de jeunesse,
Et le soleil se glisse aux coins les plus obscurs.

(*Avec une émotion plus vive*)

Il suffit donc d'aimer pour que tout s'illumine
Et pour qu'on sente vivre autour de soi les choses...

(*De nouveau plus calme, avec attendrissement*)

Cette chère maison sera bientôt la mienne !
Oh ! puissent ces vieux murs, où déjà s'abritèrent
De paisibles bonheurs, des vies sages et droites,

Voir encor deux heureux ! — ou puissé-je du moins
L'y voir heureux, lui, qui croirait m'aimer peu,
S'il savait seulement à quel point moi je l'aime !

(*Elle reste songeuse un instant.*

A ce moment, on entend derrière la porte du fond un bruit de conversation à haute voix. Alice, tirée brusquement de ses réflexions, se retourne vivement, prend ses fleurs et se dirige vers la porte, qui s'ouvre, livrant passage à Laurent et à Bodson. Ceux-ci poursuivent une conversation commencée, Bodson gesticulant avec animation. Alice s'efface pour les laisser passer et sort discrètement, en échangeant avec Laurent un signe affectueux.)

Scène VII

LAURENT, BODSON, puis MANDINE.

LAURENT (*insistant*).

Alors, vous êtes bien sûr
D'avoir fait comme j'avais dit ?

BODSON.

Pardieu ! c'est moi-même qui me suis chargé de tout.
J'ai mêlé vos poudres
A l'eau des bêtes,
Moi-même je les ai bouchonnées, nettoyé l'écurie :
Rien n'y a fait !
Encore un cheval est mort avant-hier, —
Le troisième !..

(*Tout en écoutant d'un air songeur, Laurent a frappé contre le mur, à gauche. Mandine paraît, la figure encore décomposée. Sans s'en apercevoir dans sa préoccupation, le vétérinaire montre du doigt l'armoire ; Mandine ouvre le meuble et y prend un flacon et deux verres qu'elle pose sur la table, puis reste là, attendant de nouveaux ordres. Laurent prend place devant la table et se dispose à remplir les verres, mais le fermier, évidemment irrité et se contenant à grand' peine, fait, tout en parlant, un geste de refus et continue, debout, son histoire. [Tout ce jeu de scène se déroule pendant le récit qui précède.]*)

Alors, ne sachant plus que faire,
J'ai fait venir Maniquet de la Pierre-qui-tourne...

LAURENT (*stupéfait*).

Maniquet, le sorcier ?

BODSON.

Hé oui, — il n'y en a pas deux...
Ne riez pas, Monsieur Laurent !
Il est venu avec son grand vieux livre,
Et des herbes qu'il a fait mélanger au fourrage.
Il a lu dans son livre et a dit des paroles,
Tout bas, par-dessus chaque bête ; —
Et puis il est parti, en disant
Qu'on n'aurait plus besoin de le faire revenir...
Le lendemain, les bêtes allaient mieux,
Et aujourd'hui les voilà guéries !

LAURENT (*qui a écouté sérieusement jusqu'au bout, part d'un énorme éclat de rire.*)

Ah ! ah ! ah ! comment ! vous, Bodson,
Un homme raisonnable, et qui savez lire,
Vous croyez encore à ces balivernes !

(*Haussant les épaules*)

Mes drogues avaient agi,
Le mal était passé,
Voilà tout !

BODSON (*piqué au vif*).

Balivernes, les recettes du Maniquet
Et ses pratiques ?
Dans tout le pays, vous seriez seul à le dire !
N'est-il pas connu, consulté
A dix lieues à la ronde ? Ses philtres,
On les lui paie ce qu'il demande !
Demandez aux paysans : ils vous diront
Qu'il n'a pas son pareil pour guérir
Bêtes et gens
(Guérir ou maléficier, car il ne faut pas
Le regarder de travers !) —
Ni pour mettre l'amour au cœur,
Ou pour l'ôter !

(*Impuissant à se contenir davantage*)

— Et puis, en voilà assez !
Tant pis pour ceux qui se fâchent
D'avoir trouvé leur maître ..
Bien le bonjour !

(*Bodson sort avec un salut bref, laissant Laurent tout ébahi. Mandine, elle, a écouté le fermier avec une attention croissante ; quand il a parlé d'amour donné ou retiré, elle fait un pas en avant, en tendant le cou.*)

Scène VIII

MANDINE, LAURENT.

MANDINE (*avec élan, à Laurent*).

Oh ! Monsieur, ce serait donc vrai,
Tout ce qu'il disait là ?

(*A ces mots, Laurent, toujours tourné vers la porte, sort comme d'un rêve, se lève en haussant les épaules.*)

LAURENT (*d'un air de pitié*).

Mais oui, enfant,
Puisque tout le monde le dit...
C'est un très savant homme, le Maniquet,
Un sorcier redoutable, chacun sait ça !

(*Moitié plaisant, moitié sérieux*)

Ainsi, tiens, tu aurais là, au cœur,
Un petit oiseau chanteur
(Ça arrive à ton âge),
Mais l'*autre* oiseau ne voudrait rien entendre :
Le Maniquet t'arrangerait la chose !

(*Se parlant à lui-même, en changeant subitement de ton.*)

En fin de compte, il faut que cela cesse !
Assez longtemps j'ai toléré le bonhomme !
Cette fois, nous verrons quel sera le plus fort
Et si l'on sait aussi ensorceler le juge !

(*Avec tous les signes d'une violente indignation, il sort par la porte du fond, qu'il jette derrière lui. Mandine est demeurée sur place, perdue dans de profondes réflexions. Elle s'avance lentement vers la porte de gauche, la tête basse et se parlant à elle même à mi-voix :*)

« Mettre l'amour au cœur, ou le reprendre...»

(*Elle fait un geste de résolution énergique et sort vivement. — Rideau.*)

ACTE II

PREMIER TABLEAU

LA MAISON DU MANIQUET

Intérieur pauvre et sordide. (Le fond de la scène, assez rapproché et très étroit, dessine un trapèze avec la rampe.) A

gauche, au premier plan, sous une cheminée au manteau enfumé, dont le rebord est garni d'une cotonnade en bouillonnés, une cuisinière de petit modèle, délabrée et roussie; au second plan, un vieux buffet noirci, à ferrure de cuivre, au-dessus duquel gît, ouvert sur un journal déployé, un gros *in-quarto* privé de sa reliure, les feuillets fatigués, écornés et noircis. Au fond, sous une fenêtre basse, aux vitres troubles, une paillasse en toile bleue, à carreaux, laissant échapper la paille par de larges trous, des couvertures de couleur rejetées en désordre par-dessus. A droite, au premier plan, la porte; au second plan, deux rayons sur lesquels sont déposés, pêle-mêle avec des pots de grès et des bouteilles poussiéreuses, des sacs de papier gris d'où l'on voit dépasser des feuilles et des herbes séchées. Aux murs, des objets hétéroclites : une chouette clouée, les ailes déployées, au-dessus de la porte ; un fusil de chasse; une ou deux affiches violemment enluminées ; contre le manteau de la cheminée, des paquets d'herbes mis à sécher; pas d'insignes pieux. Un long manteau pend au coin de l'âtre. Au bord de la fenêtre, une poule noire est endormie, la tête dans les plumes. Au milieu de la pièce, une table grossière avec une chaise dépaillée ; sur la table, une lampe en fer-blanc. Les dernières lueurs d'un crépuscule blafard passent à travers la fenêtre. La lampe, allumée, projette autour d'elle une clarté indécise.

(*Au lever du rideau, le Maniquet* [*un homme trapu, de petite taille*], *bonnet en tête et poing sur la hanche, le dos tourné à la rampe, surveille attentivement la bouilloire qui, sur le poêle, lance sa vapeur ; en même temps, il écoute ce que lui raconte un paysan assis à côté de la porte sur un escabeau, une main bandée, de l'autre tenant son bonnet, son maintien raide peignant la considération et la crainte.*)

Scène I

LE MANIQUET, UN PAYSAN. LE MANIQUET seul.

LE PAYSAN.

C'est de lui-même que je l'ai entendu.
Je devais aller fendre du bois
Chez Monsieur le Curé ;
Il causait, au jardin, avec Monsieur Laurent,
Et je n'aurais pas pu faire autrement
Que d'entendre.
Monsieur Laurent avait l'air furieux
Et criait : « Je pars tantôt et m'en vais voir le juge !
J'en ai assez, de ces charlataneries ! »
Le curé le calmait et disait en riant :
« A votre place, moi, j'aurais d'autres soins.
Ayez donc un peu d'indulgence, —
Cela vous portera bonheur ! »
Mais l'autre ne voulait rien entendre,

Faisant « non » de la tête, tout en frappant du pied.
A la fin, ils sont sortis
Et je n'ai plus rien pu apprendre. (*Un silence*).
Alors j'ai pensé à vous avertir, (*montrant sa main bandée*)
Comme je venais pour ceci...

LE MANIQUET.

C'est bon.

(*Un silence. Le Maniquet soulève la bouilloire, verse de l'eau dans un récipient préparé sur la table, mêle avec une cuiller de bois et transvase, avec précaution, dans une bouteille munie d'un philtre de papier gris qu'il jette ensuite à terre. Puis il atteint un des sacs rangés sur les rayons, en retire une poignée de feuilles sèches qu'il enveloppe dans un fragment de journal. Tendant la bouteille au paysan :*)

Voilà pour l'enfant ; continue comme avant.

(*Lui passant le paquet*)

Pour ta main,
Fais cuire ceci et mets quelques feuilles,
Chaque soir, sur la plaie...

LE PAYSAN (*se lève et prend ; avec un accent de gratitude :*)

Merci ; combien ?..

LE MANIQUET.

De rien, de rien... Va...

(*Le paysan salue gauchement et sort.*)

Seul :

L'avis valait bien quelques feuilles !

(*Un silence. Il redescend un peu, en rêvant.*)

Cela devait finir ainsi.
N'importe, il faudra se défendre ! (*Haussant les épaules*)
Charlataneries ! Comme si l'essentiel
N'était pas de guérir, (*s'animant*)
Avec des herbes ou bien avec des drogues
De pharma*cerie*,
Avec ou sans diplôme,
Dans son salon à lui, ou bien dans ma cabane !.. (*Un silence.*)
Que faire ?..

(*On frappe un coup léger à la porte, il se retourne. La porte s'ouvre lentement, à demi, et Mandine paraît.*)

Scène II

LE MANIQUET, MANDINE.

LE MANIQUET (*à part*).

La servante !.. Qu'est-ce que cela veut dire ?..

(*Se remettant et d'un ton cordial*)

Hé ! c'est Mandine ! Bonjour, la jolie fille !
Qu'est-ce qui t'amène ici ? (*Ironique*)
Monsieur Laurent a-t-il besoin de moi ?
Quelqu'un t'a-t-il jeté un sort, ou bien (*se rapprochant*)
Avons-nous... là... quelque peine ?

(*Mandine, restée jusqu'à présent debout près de la porte, dans une attitude pleine de crainte, s'effondre sur l'escabeau en sanglotant.*)

(*D'un ton paternel*)

Ah ! ah ! j'ai donc deviné juste !..
Raconte...

MANDINE (*éclatant*).

Depuis quatre ans, je ne pensais qu'à lui !
Je sais bien qu'il ne m'aurait pas prise,
Mais j'étais heureuse de vivre tout auprès,
De le voir, de l'entendre et l'aider,
Et de toucher, quand il n'était pas là,
Les choses que lui-même maniait tout le jour...
Je savais bien qu'un jour cela devait finir,
Mais je n'y voulais pas penser... (*Se tordant les mains*)
Et voilà tout d'un coup
Qu'il se marie !

LE MANIQUET *a écouté avec un intérêt croissant.* (*A part*)

Mais c'est de lui, c'est de lui qu'il s'agit... Oh ! oh !

(*A Mandine, d'un ton léger*)

Et quel est ce beau garçon ?

MANDINE (*se levant, effrayée.*)

Non ! non ! est-ce que j'ai dit son nom ?..
Je ne veux pas le dire ! (*Humblement*)
Vous le répéteriez, et tout le monde
Se moquerait de moi...

LE MANIQUET (*brusquement*)

Enfin, qu'est-ce que tu veux ?

MANDINE (*pleurant, éperdue.*)

Je ne sais pas moi-même... On dit
Que vous êtes savant dans ces choses,
Que vous savez donner l'amour et le prendre,
Comme on guérit ou l'on donne
Un autre mal...
Alors, je suis venue, sans savoir...

(*Les larmes lui coupent la parole.*)

Mais... aidez-moi... aidez... car

(*A voix basse, avec un accent de profonde détresse*)

Je souffre tant...

(*Long silence, pendant lequel on n'entend que les sanglots de Mandine, retombée sur l'escabeau et pleurant, la figure sur les genoux. Pendant le dernier récit, le Maniqu t a manifesté une agitation croissante, comme combattu par une idée qui s'impose de plus en plus à son esprit. A la fin, il semble se décider brusquement.*)

LE MANIQUET (*à part, avec un geste violent.*)

Tant pis, chacun défend sa croûte, —
Sa vie !...

(*Il se dirige vers le fond et, de derrière la paillasse où il était caché, retire un sac, tout semblable à ceux des rayons latéraux, qu'il rapporte à l'avant-plan et dont il extrait, avec précaution, quelques herbes séchées.*)
(*A mi-voix, rêvant :*)

C'est plus lent, mais plus sûr qu'une balle !

(*Se tournant vers Mandine, avec une certaine solennité*)

Voici l'herbe d'amour, celle
Qui fait fleurir les cœurs comme des pommiers au
[printemps,
Qui fait soupirer les garçons
Et pleurer les hommes comme des enfants,
Pour un « oui », pour un « non », un baiser refusé !
Par elle
Le ciel devient plus bleu et le soleil plus clair
Et, le soir, malgré la fatigue du jour,
On reste encor longtemps à sa fenêtre ouverte,
A regarder là-haut, tant les étoiles brillent !

(*Se rapprochant et d'un ton persuasif*)

Veux-tu voir celui que tu aimes
Abandonner tout au monde pour toi,

Te chercher, pâlir en entendant ta voix,
Te dire en tremblant de ces choses
Qu'on n'oublie plus jamais ?..

(*Plus bas, plus vite et se rapprochant encore de Mandine, qui recule instinctivement*)

Prends : fais bouillir ceci
Et tâche de lui faire boire...

MANDINE (*reculant avec effroi*)

Oh ! non ! pas cela ! Je n'oserais jamais !..
Et puis, s'il allait me surprendre,
Ou deviner...

LE MANIQUET (*haussant les épaules et jetant de loin le sac sur son lit, avec dépit :*)

Soit... (*Rudement*) Mais alors,
Que viens-tu faire ici ?

(*Mandine baisse la tête, confuse, avec un geste de détresse et de désolation.*)

A part :

Il va falloir s'en débarrasser, à présent...
Avec la peur, ce sera bientôt fait ! (*Haut*)
Tu ne veux plus qu'il t'aime, mais tu voudrais pourtant
Ne plus souffrir : alors,
Il faudrait que, toi-même, tu ne l'aimes plus. (*Un temps.*)

(*Mystérieusement*)

Ecoute : Les vieilles gens t'ont-ils déjà parlé
Du chien noir qui parfois, la nuit,
Galope par les routes,
Avec des yeux de flamme et la chaîne de fer
Qui râcle, dans sa course,
Les pierres du chemin ?..

(*Mandine fait « oui » de la tête, d'un air terrifié.*)
(*Grave et impérieux*)

Tu vas me suivre là-haut, à la Pierre-qui-tourne.
Je connais les mots et je connais les signes
Qui le font arriver, *lui*,
Où qu'il soit, d'où qu'il vienne...
Il viendra, et tu verras alors
Ce qu'il fera pour toi...

(*Mandine écoute, à la fois interdite et fascinee.*)
(*A part, avec un ricanement contenu*)

Pas une encor qui ait osé attendre
La fin de l'aventure...

(*Il décroche la souquenille pendue à côté de la cheminée et la jette sur ses épaules, saisit un bâton posé dans un coin au-dessous.*)
(*Sèchement, à Mandine*)

Allons !

(*Il sort. Mandine le suit, comme cédant à une impulsion irrésistible.*)

Rideau.

Entr'acte symphonique (1).

DEUXIÈME TABLEAU.

LA PIERRE-QUI-TOURNE

Un « batis » (1) ardennais. Le chemin, qui traverse la scène, disparaît à droite et à gauche derrière de maigres bouquets de sapins. Après une courte solution de continuité causée par une ondulation du terrain, on voit la route reparaître dans le fond, à gauche, et se diriger en droite ligne vers l'horizon, à travers des sapins clairsemés entre lesquels elle finit par se perdre. Le reste du plateau représente une surface aride et dénudée, parsemée de bouquets de bruyère et de quelques blocs de quartz à fleur de terre, le tout d'une coloration morne et sévère. Le milieu de la scène, au bord du chemin, est occupé par les restes, à peine perceptibles sous l'envahissement des mûriers sauvages, d'une petite construction en matériaux du pays (épaisses et larges plaques de schiste) ; immédiatement à côté, à droite, une roche grisâtre assez élevée et se terminant en aiguille, la Pierre-qui-tourne. Des traînées de gazon et de bruyère, au milieu du chemin, indiquent un lieu peu fréquenté.

On est à la chute du jour. La lumière du crépuscule, qui au début permet de discerner encore les divers détails du paysage, s'éteint graduellement pendant les premiers épisodes.

Le théâtre reste vide un instant, puis le Maniquet entre, traînant par le poignet Mandine, qui se laisse faire passivement.

(1) Les deux tableaux s'enchaînent sans solution de continuité.

(1) Plaque aride dans une forêt, à un endroit où la roche affleure, parfois recouverte d'une très mince couche de terre ne nourrissant que des mousses. Les *batis* semblent « battus » par un piétinement qui, pour les gens superstitieux, ne peut avoir qu'une origine maléfique. Le caractère désolé des *batis* est rendu encore plus sensible par le fait que leur lisière ne lève d'ordinaire que des pins ou des sapins. Les *batis dès macrales* (sorcières) sont nombreux dans les régions forestières du pays wallon. [Note de M. O. COLSON.]

LE MANIQUET (*brièvement*)

Nous y sommes ! viens.

(*Il conduit Mandine devant la roche et l'y adosse vivement. Puis il jette son bâton, enflamme une allumette et, écartant quelques-unes des ronces qui couvrent les vieux murs du fond, il en retire une baguette avec laquelle il trace à terre, autour de la pierre et de Mandine, un vaste cercle dans lequel il entre lui-même. Ensuite, avec précaution, il dépose la baguette à terre et, le dos tourné à la rampe et les bras étendus, il entame, à voix basse et monotone, une formule de conjuration, dont on ne perçoit qu'un murmure confus, entrecoupé de quelques accents plus énergiques. Vers la fin, ceux-ci se multiplient comme en une adjuration plus pressante, le sorcier s'agite sans sortir du cercle, remue les bras, les mains, dans une gesticulation de plus en plus mouvementée et dirigée de plus en plus vers la gauche. Puis il s'arrête brusquement, s'essuie le front et, épuisé, s'assied à terre à côté de la roche, les mains croisées devant les genoux ramenés au menton. La nuit est maintenant complète. Silence prolongé.*

Subitement, Mandine qui, pendant toute cette scène, est restée immobile et comme endormie, pousse un cri étouffé et tend brusquement la main vers le fond, à gauche.

Tout au bout du chemin, à l'endroit où celui-ci commence à se préciser, on distingue comme une flamme légère qui palpite, disparaît à chaque instant derrière un arbre, mais semble se rapprocher peu à peu.

Au cri poussé par Mandine, le Maniquet s'est redressé vivement, d'abord sur les genoux, puis debout, et tous deux maintenant suivent la flamme des yeux, elle avec une terreur muette, lui avec une stupeur et une émotion croissantes.)

LE MANIQUET.

Hé mais !.. par l'enfer ! est-ce que vraiment ?..

(*La flamme, s'approchant toujours, disparaît brusquement derrière le pli de terrain où se dissimule l'angle de la route. On perçoit maintenant comme un bruit de chaînes, qui grandit de plus en plus.*

Le Maniquet s'est rejeté instinctivement derrière le rocher et, penché en avant, regarde anxieusement. Mandine, comme pétrifiée par la terreur, s'est raidie contre la pierre, les bras étendus, les mains crispées contre les bords. Longue attente.

Paraît enfin, à gauche, un vieux garde forestier, le fusil à la bretelle, la main droite balançant une lanterne, la gauche retenant, au bout d'une chaîne, un grand chien de berger. Il traverse lentement la scène, la tête basse, en fredonnant à mi-voix une chanson populaire, et disparaît à droite.

A peine a-t-il disparu que le Maniquet se jette en avant, avec un bruyant éclat de rire, tandis que Mandine, vaincue par l'émotion, s'affaisse sans connaissance.) — Rideau.

ACTE III

LA CHAMBRE A COUCHER DE LAURENT

Une vaste pièce, très claire, à l'étage. A gauche, au premier plan, une porte ; au second plan, un grand lavabo en bois de citronnier, d'une forme surannée. Au fond, à gauche, la fenêtre à double-battant ouverte sur un balcon à balustrate de bois peint en vert ; au milieu du panneau, une grande garde-robe en vieux chêne, dans le style naïvement orné de l'ancienne menuiserie liégeoise ; à côte, la porte à double-battant donnant sur l'escalier. A droite, au premier plan, le lit, large et bas, en acajou foncé, surmonté d'un ciel de lit d'où tombent des rideaux clairs à ramages ; au second plan, la cheminée, fermée par un écran et dont la tablette de marbre est garnie de potiches, de photographies encadrées, etc. Aux murs, au-dessus du lit, un crucifix ; en face, de chaque côté du lavabo, les portraits de deux vieillards, homme et femme, dans des cadres ovales, en bois doré. Quelques sous-verres accrochés çà et là, deux chaises en acajou et un fauteuil, tous trois garnis de reps, complètent l'ensemble, d'un caractère d'aisance modeste et de paix souriante.

Scène I

DANIEL, puis MANDINE.

(*Daniel, endimanché, s'occupe à brosser, avec un soin minutieux, une redingote noire*).

(*S'arrêtant, méditatif*)

Ces beaux habits de fête, qu'on met si rarement,
On dirait que, sortis de l'armoire où ils dorment,
Ils gardent dans leurs plis un peu de songerie,
Que le grand jour les gêne et que c'est à regret
Qu'ils quittent les coins noirs tout remplis de leurs rêves...

(*Un silence. Souriant*)

Il y a un mois à peine, les fiançailles,
— Et aujourd'hui, la noce !
Faut-il avoir trente ans, faut-il
Se connaître toute une vie,
Pour être si pressé ?..

(*Il rit et se remet à brosser.*

Entre, à gauche, en vêtements de fête également, Mandine, le visage pâle et la démarche lasse, porteuse d'une cruche qu'elle vide dans l'aiguière placée sur le lavabo, dans le bassin. Puis elle pose la cruche et demeure à rêver, en regardant dans le vague.)

(*S'arrêtant de nouveau de brosser et observant Mandine du coin de l'œil*)

On n'a pas l'air bien gai, malgré ses beaux habits...

(*L'interpelant*)

Hé ! Mandine !

MANDINE (*comme sortant d'un rêve et relevant lentement la tête*).

Quoi ?

DANIEL (*déposant sur une chaise les objets qu'il tient à la main*).

Viens...

(*Elle s'approche. Daniel lui pose la main sur l'épaule et la regarde un instant, avec gravité*).

Tu crois peut-être que ça ne se voit pas ?..

(*Mandine fait un geste d'indifférence et de lassitude*).

(*Paternellement*)

Vois-tu, les vieux comme moi y voient parfois plus clair
Que les jeunes.
Un cœur ardent, plein d'une unique chose,
Trouble les yeux et brouille les idées ; —
Tandis que nous...

(*Lui prenant la main doucement*)

Est-ce depuis longtemps que tu l'aimes,
Notre maître, dis ?

MANDINE (*à voix basse et simplement, sans manifester la moindre émotion, le regard lointain*)

Oui...

DANIEL (*cordialement*)

Je ne le dirai pas, moi, sois tranquille ;
Mais il faut éviter
Que d'autres le devinent,
Car les mauvaises langues marcheraient. Et puis...

(*Lui caressant la main tendrement*)

Et puis, il faut me promettre, Mandine,
D'avoir bon courage,
De tâcher d'oublier,
Puisque ce n'était pas possible,
Tu sais bien...

(*Mandine ne bouge pas. Insistant*)

Ecoute : Avant d'entrer ici,
— J'étais jeune alors, je n'avais pas trente ans, —

Je servais à la ville ; mon ancien capitaine
M'avait gardé.
Il avait une fille, belle !.. (*plus vite*) — Enfin,
Je l'aimais, comme je n'avais jamais,
Comme je n'ai plus aimé,
Puisque je suis resté seul...
Et il m'avait semblé...

(*Il fait le geste de chasser une pensée obsédante et continue d'un ton saccadé*)

Hé bien ! je suis parti un jour comme un voleur,
Je suis venu ici, et je n'ai plus repris
Le chemin de la ville...
J'ai pleuré de longs mois ;
Je mordais, la nuit, mon coussin,
Pour ne pas crier... (*Se calmant par degrés*)
Et puis, quoi ? tout s'apaise.
Ces grands amours perdus, ce sont comme des morts
Qu'on s'ensevelit dans le cœur.
On souffre tant d'abord, qu'on pense
Ne jamais cesser de pleurer...
Mais le chagrin s'égoutte avec les larmes ;
La mort de ceux qu'on aime et les amours défunts
Ne laissent plus enfin, dans le cœur apaisé,
Qu'un tranquille regret, une mélancolie...

(*Se redressant, et avec une certaine sévérité*)

Ce qui ne se perd pas, c'est la fierté que donne
Une bonne conscience,
D'arriver sans faiblir jusqu'au bout de la vie,
D'avoir tout accepté comme le sort l'apporte,
Le bon et le mauvais, les joies et les misères, —
D'avoir fait son devoir !..

(*Mandine fait, comme avec condescendance et par lassitude de répondre, un geste d'approbation. Puis elle se détourne sans mot dire et sort lentement par la porte de gauche. Daniel la suit un instant des yeux, puis sort sur ses pas, en hochant la tête.*

Entre vivement, par la porte du fond, Laurent, en pantalon noir, gilet blanc, chemise empesée, faux-col élevé ; il est en bras de chemise et tient à la main une cravate blanche avec laquelle il se dirige, tout souriant, vers le lavabo, s'apprêtant à compléter sa toilette.

A ce moment, la porte s'ouvre de nouveau et le Maniquet paraît. Il jette derrière lui un regard furtif, entre sans bruit et referme la porte.)

LE MANIQUET (*à mi-voix*).

Monsieur Laurent...

LAURENT (*se retourne et, reconnaissant le Maniquet, fait un mouvement d'impatience*).

Comment, c'est encor vous ! C'est la troisième fois
Depuis quinze jours...
Qui donc vous a laissé monter ?

LE MANIQUET.

La porte était ouverte ; je suis venu... (*Humblement*)
Je ne reviendrai plus. Mais c'est demain
Que vient mon procès...
Je me suis décidé à venir
Pour vous parler encor
Et vous prier, une dernière fois,
De retirer votre plainte...

LAURENT (*d'un ton net*).

Non. Je vous ai dit pourquoi.
Je vous ai averti
Assez souvent, mais sans succès.
Vous avez continué à me faire du tort,
A critiquer partout mes traitements,
A semer la défiance
Contre moi...
Aujourd'hui, c'est assez ; il faut qu'un de nous deux
Cesse —
Et je vous promets bien que ce ne sera pas moi !

(*Il se détourne délibérément et continue sa toilette, fouillant dans ses tiroirs.*)

LE MANIQUET

(*comme préparé à un échec, ne semble pas disposé à insister. Mais au fur et à mesure que Laurent poursuit sa diatribe, l'attitude humble et suppliante du guérisseur fait place à un air de défi et de colère concentrée.*) (*D'une voix sourde*)

Alors, vous refusez ?

LAURENT (*décidé*).

Oui.

LE MANIQUET (*menaçant*).

Vous m'envoyez en prison, mais vous regretterez
Ce que vous faites là... *(Souriant d'un air étrange)*
On dit que je suis sorcier, que je suis aussi fort
A donner le mal qu'à le prendre.
Que j'ai le mauvais œil et sais jeter des sorts...

(*Reprenant son air sérieux et menaçant, il fait deux pas en avant et étend le bras vers Laurent. Plus haut*)

Vous vous mariez tantôt, Monsieur Laurent, mais ceci
Ne vous portera pas bonheur !..

(*Laurent se retourne furieux et montre la porte d'un geste énergique. Le Maniquet répond par un dernier geste de menace, ouvre la porte et sort brusquement, avec un rire muet.*)

LAURENT (*seul, encore impatienté et mécontent*)

Ce charlatan a failli me gâter ma journée !..

(*Déjà rasséréné*).

Allons !

(*Il reprend sa cravate qu'il avait déposée sur le lavabo, se la passe derrière le cou et, se plaçant devant la glace, les reins cambrés et le torse en avant, il se met en devoir de se « faire un nœud ». Mais celui-ci n'est pas réussi : il le défait vivement et recommence, sans plus de succès, une seconde, puis une troisième fois, en s'impatientant à mesure. Hors de lui finalement :*)

Ah ! mais ! par exemple !
Et dire que l'on m'attend...

(*Il arrache sa cravate, va vivement vers la porte de gauche et l'ouvre.*)

(*Appelant*)

Mandine ! Mandine !

(*Mandine paraît, toujours dans la même attitude passive. Sans rien remarquer, Laurent lui tend l'objet qu'il tient à la main*)

(*Joyeusement*)

Tiens ; fais-moi un nœud, —
Le nœud des dimanches !

(*Avec une pointe d'émotion*)

M'en as-tu fait, des nœuds, depuis quatre ans ! —

Et, tu sais, c'est aujourd'hui le dernier... *(Gaiement)* Fais-le donc beau !

(Mandine accepte la cravate, la regarde un instant d'un air rêveur, s'approche et, étendant les bras, la passe lentement au-dessus de la tête de son maître ; elle reprend ensuite les deux bouts, mais, tournant la tête, elle reste encore un court instant comme distraite, perdue dans ses réflexions.)

LAURENT *(étonné)*.

Et bien ? Qu'est-ce que tu attends ?

(Mandine tressaille, redresse la tête et, s'approchant tout près, commence lentement à nouer le nœud.

Mais, subitement, elle lâche le ruban d'étoffe, saisit à pleines mains la tête de Laurent et, l'appuyant contre ses lèvres, couvre de baisers impétueux la bouche, les yeux, le visage du jeune homme qui, surpris par cette attaque imprévue, met un instant à se dégager.

Enfin, il se rejette en arrière, regardant stupéfié Mandine, qui s'est elle-même reculée en chancelant, comme frappée de vertige. Les yeux toujours fixés sur son maître, elle porte les mains à son visage comme dans un sentiment d'horreur, pousse un soupir profond : « Ah ! » puis, prenant sa course, elle passe comme une flèche devant le jeune homme, se précipite sur le balcon et disparaît dans le vide.

Laurent, qui s'est ressaisi, vole sur ses pas, se penche rapidement, mais se redresse aussitôt avec un geste d'épouvante et court vers la porte du fond en criant : « A moi !... Daniel !... Daniel !... A moi !... » On entend ses appels se perdre dans l'escalier ; la scène reste vide pendant quelques minutes.

La porte se rouvre et Daniel paraît, marchant à reculons. Il porte Mandine inanimée, aidé par Laurent. Alice, en toilette de noce, les suit tout en larmes, ainsi que quelques villageois endimanchés, la figure consternée.)

LAURENT *(faisant signe de la tête)*.

Ici... sur le lit.

(On étend Mandine, toujours inanimée, sur le lit, autour duquel tous se groupent, Alice agenouillée au pied et sanglotant, Laurent de l'autre côté, les paysans derrière lui ; Daniel seul est un peu à l'écart, au milieu de la scène, contemplant Mandine d'un air de profonde et méditative tristesse. Silence prolongé.

Enfin, Mandine remue faiblement ; — tous regardent avec anxiété. Ses mains font en tremblant quelques mouvements mal dirigés, elle roule doucement la tête à droite et à gauche, ouvre les yeux et reconnaît Laurent. Alors, elle se redresse avec effort, le regardant avidement.)

MANDINE (*d'une voix faible*).

C'est fini... mais j'aurai tout de même...

(*Daniel, de la place où il se tient, esquisse involontairement un geste anxieux, inaperçu des assistants, si ce n'est de Mandine elle-même, qui s'interrompt aussitôt et se laisse retomber*).

(*D'une voix plus faible encore*)

Je voulais voir... dehors... et me suis trop penchée...

(*La voix lui manque; tout son corps se détend, et elle ne bouge plus. Laurent se détourne en crispant la main devant ses yeux. Daniel étend le bras, dans un geste de solennelle approbation, les autres hommes se découvrent. Au moment où le rideau commence à se fermer, la porte du fond se rouvre brusquement et un bedeau entre, suivi d'un prêtre; en voyant l'attitude des assistants, celui-ci demeure dans l'embrasure de la porte et baisse la tête avec accablement*). — Rideau.

ERNEST CLOSSON.



PRINCIPAUX COLLABORATEURS (¹)

MM. Victor CHAUVIN, prof. à l'Université de Liége ; Dr DWELSHAUVERS, professeur à l'Ecole libre de musique de Liége; Jules FELLER, professeur à l'Athénée royal de Verviers ; Henri LEFORGEUR, instituteur communal à Ocquier; Félix MAGNETTE, professeur à l'Athénée royal de Liége; Fernand MALLIEUX, professeur à l'Ecole des Hautes-Etudes de Liége; Alphonse MARÉCHAL, professeur à l'Athénée royal de Namur; Louis DARRAS, professeur à l'Athénée royal de Mons; N. CUVELLIEZ, régent à l'Ecole moyenne de Quiévrain ; Mademoiselle Rosa THIRY, régente à Liége; Louis BOUMAL, candidat en philosophie et lettres, à Liége ; Paul MAGNETTE, musicologue à Leipzig.

MM. l'abbé L.-J. COURTOIS, curé de Saint-Géry ; le pasteur Arnold REY, secrétaire de la *Société d'Histoire du Protestantisme belge*, à Liége ; l'abbé N. PIETKIN, curé de Sourbrodt.

MM. H. ANGENOT, conservateur de la Bibliothèque publique de Verviers ; Albin BODY, archiviste de Spa ; DD. BROUWERS, conservateur des Archives de l'État à Namur ; Armand CARLOT, archiviste de la ville de Mons; Ernest CLOSSON, conservateur-adjoint du Musée instrumental au Conservatoire royal de musique de Bruxelles ; Jules DEWERT, archiviste de la ville d'Ath : Émile FAIRON, conservateur-adjoint des Archives de l'État à Liége ; Oscar GROJEAN, attaché à la Bibliothèque royale de Belgique; Dr S. RANDAXHE, archiviste de la *Société de Littérature wallonne*.

MM. François COLLETTE, notaire à Erezée ; René DUBOIS, secrétaire du *Cercle hutois des Sciences et Beaux-Arts*; Justin ERNOTTE, à Donstienne ; Dr G. JORISSENNE, archéologue, à Liége ; Ernest MATTHIEU, archéologue, à Enghien ; Dr TIHON, archéologue, à Theux.

MM. Georges WILLAME, littérateur à Bruxelles; Hélène DEFRANCE, Charles DELCHEVALERIE, L. JEANCLAIR, Paul MÉLOTTE, Henri NAUS, littérateurs à Liége; Albert MOCKEL, littérateur à Paris; Frans OLYFF, publiciste à Hasselt; Hubert KRAINS, littérateur à Berne ; Jules SOTTIAUX, littérateur à Charleroi; Louis DUFRANE, littérateur à Frameries; Hector VOITURON, littérateur à Jemappes; Charles GHEUDE, littérateur à Bruxelles ; Marcel TRICOT, publiciste à Ecaussines-Lalaing ; Dr V. VAN HASSEL, littérateur à Pâturages ; Pierre WUILLE, littérateur à Namur; Emile JENNISSEN, secrétaire des *Amitiés françaises*, à Liége; Oscar THIRY, littérateur à Paris; Edmond DOUMONT, littérateur à Falisolle ; Edouard PARMENTIER, publiciste à Nivelles; Louis BANNEUX, chef de division au Secrétariat du Ministère des Travaux publics ; Félicien LEURIDANT, littérateur à Beloeil.

MM. Arille CARLIER, président de la *Jeune garde wallonne*, Charleroi ; Joseph HENS, auteur wallon à Vielsalm ; Nicolas LEQUARRÉ, président de la *Société de Littérature Wallonne* ; Gaston TALAUPE, président de l'*Association des Auteurs dramatiques et Chansonniers wallons montois*; Jules VANDEREUSE, président de l'*Association littéraire wallonne de Charleroi*; Charles SEMERTIER, Joseph VRINDTS, auteurs wallons à Liége; Julien DELAITE, président de la *Ligue Wallonne*, à Liége.

MM. Georges DELAW, dessinateur à Paris; Auguste DONNAY, artiste peintre, professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts de Liége; Georges KOISTER, artiste peintre à Liége; Nestor OUTER, artiste peintre à Virton ; Armand RASSENFOSSE, dessinateur et graveur, à Liége.

MM. Pierre DELTAWE, publiciste à Liége; Adolphe DEMOUSTIER, avocat à Mons; Ernest SENTE, photographe; Léon TROCLET, député; Oscar COLSON, folkloriste, etc.

(¹) La liste des personnes que WALLONIA a l'honneur de compter comme collaborateurs a pris des proportions qui nous empêchent de la publier désormais tout entière à cette place. Nous en sommes réduits à citer seulement les collaborateurs *effectifs* du tome XVII ; nous ajouterons au fur et à mesure les noms inscrits ou réinscrits en 1910.

WALLONIA

ARCHIVES WALLONNES

D'AUTREFOIS, DE NAGUÈRE ET D'AUJOURD'HUI

Recueil mensuel, illustré, fondé en décembre 1892 par O. Colson Jos. Defrecheux et G. Willame; honoré d'une souscription du Gouvernement, subsidié par la Provinc et par la ville de Liége

Honoré en 1906 du prix Rouveroy, au concours réglé par la Société libre d'Emulation de Liége.

Affilié à l'**Union de la presse périodique belge**

Publie des travaux originaux, études critiques, relations et document sur tous les sujets qui intéressent les Etudes wallonnes, (Ethnographi et Folklore, Archéologie et Histoire, Littérature et Beaux-Arts) avec l compte-rendu du Mouvement wallon général. Recueil impersonnel e indépendant, la Revue reste ouverte à toutes les collaborations.

DIRECTEUR : *Oscar COLSON, 142, rue Fond-Pirette, Liége*

Abonnement annuel : Belgique, **6** fr. Étranger, **7** fr. **50.**

Les nouveaux abonnés reçoivent les numéros parus de l'année courante.
Les abonnements se continuent de plein droit, sauf avis contraire avant le 1er janvier.

COLLECTION DE " WALLONIA "

Tomes I à XVII, 1893 à 1909 inclus.

Depuis sa fondation, *Wallonia* a publié chaque année un volume comple in-8° raisin, (25 × 16.5) avec faux-titre, titre en rouge et noir, et tables de matières. A la fin du tome V (1897), du tome X (1902) et du tome XV (1907) sont annexées des Tables quinquennales analytico-alphabétiques, qui constituen le répertoire idéologique et onomastique de la publication.

Chaque volume, élégamment édité, est abondamment illustré de dessins originaux, portraits, etc., et contient de nombreux airs notés. Les huit premier volumes comptent chacun plus de 200 pages ; les volumes suivants, plus de 30c pages. Total, pour les 17 volumes : 5.235 pages.

CONDITIONS DE VENTE

Les tomes IV et X sont épuisés. Le tome I n'existe plus qu'en réimpression. Quelques exemplaires séparés sont disponibles aux conditions suivantes — qu n'engagent pas l'avenir :

Tome I (réimpression) . . .	2 fr.	Tomes VII et VIII, chacun . .	3 fr
» II et III, chacun . . .	3 fr.	» IX, XI à XIV, chacun .	5 fr
» V, en fascicules . . .	5 fr.	» XV, en fascicules . . .	6 fr
» VI	5 fr.	» XVI et XVII » chacun.	10 fr.

Les tomes I à III, V à IX et XI à XVII, ensemble : 65 fr.

Numéros détachés : prix à convenir.

N. B. Des conditions spéciales pourront être faites aux abonnés *directs* ainsi qu'aux Bibliothèques publiques, avec facilités de paiement, s'il y a lieu.

Impr. H. Vaillant-Carmanne (s. a.), Liége.